



Lama

L'héritage des Templiers

THRILLER



Isabelle PIQUELIN

Isabelle Piquelin

Lama, l'héritage
des Templiers

© Isabelle Piquelin, 2024

ISBN numérique : 979-10-262-8680-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Aux gardiens, veilleurs d'êtres, de pensées, de lieux, de cultes et de cultures,

Ne serions-nous pas tous des gardiens ?

Et aux fantômes.

« Tout homme qui ne se retourne pas sur ses racines est un homme perdu, car oublier ses ancêtres, c'est n'être qu'un ruisseau sans source, un arbre sans branche. »

M. Michel Boudon, paysan auvergnat, TF1, 1992.

Chapitre 1

Mardi 11 mars 2014

Encore une fois, elle se réveille en nage. Son pyjama et son drap lui collent à la peau, et la sensation est vraiment désagréable. Son visage et son cou ruissellent de sueur et ses cheveux donnent l'impression de ne pas avoir été lavés depuis plusieurs jours. La bouche sèche et la faim naissant au creux de son ventre lui procurent un réveil désagréable.

Cela fait des mois que les cauchemars se réinvitent dans son sommeil. Que doit-elle faire ? Arrêter de boire du café avant d'aller dormir ? Arrêter de lire des romans policiers avant de se coucher ? Ou bien... changer de travail pour être moins stressée ? Passer des journées entières à courir entre les tables des clients devient harassant.

Ce matin, une nouvelle semaine commence. À 6 heures, Gabrielle noue son tablier blanc sur sa jupe noire. Le petit bar-restaurant ne va pas tarder à se remplir de clients pressés. Les Parisiens, connus pour leur dynamisme épuisant.

À sa pause vers 10 heures, elle appelle son père pour prendre de ses nouvelles. Ils n'ont pas pu se voir ce week-end ni lundi, et elle n'aime pas ça. Dans l'arrière-boutique, assise sur une chaise en plastique, elle pianote sur son téléphone portable. Elle attend quelques secondes et une voix familière résonne.

— Bonjour, Papa ! Alors comme ça, ce week-end était plus important que moi ?!

— Gabrielle, je suis désolé... Comment vas-tu ?

— Il est 10 h 04 et j'ai les pieds en compote ! Mes tennis sont fort heureusement confortables ! dit-elle en regardant ses chaussures. Alors, tu ne veux pas me dire ce que tu complotes ?!

— Je ne complote rien du tout ! Hé ! Nous sommes le 11 mars et ton anniversaire n'est pas ce mois-ci !

— Bon, j'arrête de t'embêter. Ce sont tes affaires !

— Tu me sembles fatiguée...

— Pfff, je dors mal.

— Toujours tes cauchemars ?

— Ouais...

— Que s’y passe-t-il ?

— Toujours pareil, je cours.

— Après un beau jeune homme ! plaisante son père.

— J’ai Enguerrand dans ma vie. D’ailleurs j’aimerais beaucoup te le présenter.

— Quand tu le souhaiteras. Alors dis-moi, tu cours après quoi ?

Gabrielle souffle.

— Après ma solitude. C’est terrifiant, je ressens une vive chaleur sur mon visage, j’ai très faim et je me sens comme abandonnée au milieu de nulle part. Je rencontre des inconnus qui me veulent du bien comme du mal. J’ai l’impression de tourner en rond ! Pardon, Papa, c’est ridicule ! Ce n’est qu’un mauvais rêve !

— Qui dure, dit-il inquiet.

— Ce n’est pas si grave. Oh ! Il faut déjà que je te laisse. On se voit à la fin de la semaine ?!

— Je vais essayer. Mes élèves m’attendent, Gabrielle.

— Et mon patron me fait les gros yeux ! À bientôt ! Bisous !

— Oui, je t’embrasse aussi. Gabrielle ?

— Oui ?

Son père marque un temps de pause.

— Je t’aime, ma fille.

— Moi aussi.

Elle raccroche et retourne à son travail. Le bar-restaurant de Gary Desle est situé sur le boulevard Montparnasse à Paris. C’est un établissement aux devantures rouge sang. Des dizaines de tables rondes en fer, peintes en noir

corbeau et recouvertes d'une mosaïque écrue sans motif, sont disposées en quinconce sur le large trottoir de cette grande rue. Les chaises sont de la même couleur que les tables. En se faufilant parmi elles, on accède rapidement à l'intérieur du bar. De l'autre côté des grandes baies vitrées, où est écrit en lettres dorées *Chez Gary*, on découvre une grande salle. D'autres tables, de forme carrée, et d'autres chaises y sont disposées. Au fond de la salle s'étend un bar de quatre mètres de long. Différents verres sont rangés sur des étagères vitrées, au-dessus desquelles sont alignées une multitude de bouteilles d'alcool. Derrière le comptoir, une machine à café et une autre pour la bière pression. À gauche du bar, la cuisine. Le restaurant, qui accueille principalement des clients ayant un petit budget, propose un menu unique, à un prix défiant toute concurrence : une salade de saison, un beefsteak et des légumes, et un dessert surgelé (tarte aux pommes ou glace). Enfin, plus à gauche, le bureau de Gary : petit et jamais rangé.

Gabrielle continue son service et dépose avec précaution et habileté trois tasses de café. Elle retourne au bar, puis dépose d'autres tasses sur son plateau rond en plastique. Elle se faufile dans la salle, quand soudain elle se retourne aussi vite qu'un chat entendant le couinement d'une souris. Sans maîtriser son geste, sa main rencontre avec violence la joue d'un client. Le bruit de la claque résonne dans toute la salle et le silence s'impose. En se retournant, Gabrielle découvre l'homme qui vient de glisser sa main à l'intérieur de son genou : un quinquagénaire vêtu de vêtements de travail orange. Les tasses ont volé et le café s'est répandu sur une table. Le chemisier de Gabrielle n'arbore plus un blanc éclatant. La colère empourpre son visage.

Elle lâche :

— Tu veux peut-être de l'aide ?!

Les clients observent la scène. Ce n'est pas la première fois que ce genre de chose arrive, mais elle plonge toujours l'établissement dans un silence gênant. Laura, une collègue, prend un verre sur une table et le jette à la figure du type.

— Pas la peine de revenir, dit-elle.

Gabrielle observe Laura et la remercie du regard. L'ensemble des clients et des employés fixent cet homme qui quitte les lieux en marmonnant :

— Faut pas porter d'jupe !

Abasourdies par ses propos, les deux jeunes femmes se regardent. Malheureusement, elles savent que dans quelques jours il reviendra, et qu'avec ou sans lui, cette scène se reproduira. Les serveuses de Gary attirent parfois des clients... qui se croient tout permis.

*

Le silence revient. Il écoute les secondes égrenées par l'horloge accrochée au mur et fixe sa petite table recouverte de photographies en noir et blanc. Ses yeux se posent sur une boîte blanche en carton, remplie de lettres manuscrites jaunies par le temps. Il en prend une, la parcourt sans la lire, puis la pose sur son cœur. Ses yeux s'humidifient et ses lèvres se pressent l'une contre l'autre. La douleur rejaillit de plus belle.

Dans son appartement, semblable à une bibliothèque de vieil écrivain, Auguste est installé dans son fauteuil en cuir marron. Ici, les étagères sont remplies de livres d'histoire, de biographies et de romans. Des piles de divers magazines sont à même le sol.

Il prend sa tasse de café et attrape son téléphone posé sur le rebord du sofa.

— Bonjour, c'est Auguste.

— Bonjour, monsieur.

— Et depuis quand ?! Arrête fiston de m'appeler ainsi ! s'agace-t-il, la nostalgie envolée en quelques secondes par ce « bonjour, monsieur » qui n'avait aucune raison d'être.

— Très bien, Auguste ! répond l'homme d'une voix chaude et souriante.

— Ah ! Bah là j' préfère !

Il entend un sourire.

— Bon, les choses ne vont pas très bien, reprend Auguste d'un ton grave.

— Dites-moi, dit l'homme de manière posée.

— Je sais que tu effectues ton travail correctement, et si je t'ai demandé ton

aide c'est que j'ai une confiance aveugle en toi.

— Vous ne devriez peut-être pas.

— Pourtant c'est ce que je pense, le rassure Auguste. Bon, dit-il en inspirant profondément, il faut que tu changes de client.

— Elle est en danger ?! s'empresse l'homme.

Auguste ressent l'inquiétude de ce fils. Il lâche :

— Elle va l'être, je le crains.

Un silence.

— Depuis plusieurs semaines, je me sens suivi et tu n'as rien vu...

— Affirmatif, Auguste, je vous assure que je ne vois personne.

— Peut-être que l'individu qui me suit a remarqué ta présence et qu'il s'est mis à te suivre.

— C'est une possibilité. Je vous assure, je suis prudent et je n'ai rien vu me concernant.

— Ou bien, c'est plus pervers qu'on ne le pense !

— C'est-à-dire ?

— Ma fille m'a dit des choses qui me font penser qu'elle ne va pas tarder à avoir des ennuis.

— Vous voulez dire que c'est à elle qu'on en voudrait ?

L'inquiétude de l'homme, grandit. Il reprend.

— Je ne peux pas m'occuper de vous deux, il me faut quelqu'un d'autre. Je peux appeler du renfort, vous le savez.

— Non, moi, je sais quoi faire...

— Auguste... dit l'homme contrarié.

— Elle... elle est tout ce qui me reste, tu comprends ? confie-t-il d'un ton assombri. Bien sûr que tu comprends...